

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Nice, Place d'armes; N. 1 & Marseille, Rue des Romains, N. 9

SOMMAIRE — Il est temps de se mettre à l'œuvre — Récit d'une mission donnée au milieu des Indiens — Histoire de l'Oratoire de Saint François de Sales. — Paroles d'un Coopérateur Salésien — Avis à nos correspondants.

IL EST TEMPS DE SE METTRE À L'ŒUVRE.

Le Prophète David, au Psaume 118, s'adresse à Dieu dans l'élan de son zèle et de son amour, et s'écrie: — Il est temps de se mettre à l'œuvre, Seigneur: Votre loi sainte est foulée aux pieds. *Tempus faciendi, Domine: dissipaverunt legem tuam.*

De nos jours, cette aspiration brûlante vient tout naturellement sur les lèvres des Chrétiens; elle est même pour eux un devoir. Les ennemis de l'Eglise et de la Religion, les ennemis de Dieu travaillent sans relâche; avec une activité vraiment satanique, ils s'efforcent de soumettre, de détruire, d'anéantir tout ce qui peut se rapporter à la religion ou à la morale. Ils nient les vérités révélées par Dieu, méprisent les lois divines, blasphèment Jésus-Christ et son évangile; ils font une guerre acharnée à l'Eglise et à ses ministres, fabriquent des mensonges et des calomnies, inventent, professent et répandent partout des doctrines subversives et immorales. Ils pervertissent les esprits et corrompent les cœurs. Devant un pareil spectacle, un cœur généreux pourrait-il s'empêcher d'adresser à Dieu, comme un cri d'amour et de dé-

trousse, ces paroles du Roi-Prophète: — Il est temps de se mettre à l'œuvre, Seigneur, les pécheurs ont ruiné votre sainte loi, ils ne cessent d'entreprendre contre elle?

Oui, chers Coopérateurs, prions Dieu de mettre un frein à l'audace de ses ennemis; mais, en même temps, rappelons-nous que la prière ne suffit pas à elle seule; souvenons-nous qu'à la prière il faut joindre aussi notre labeur. Dans l'ancienne loi, comme dans la nouvelle, Dieu s'est toujours servi des hommes, qui lui étaient dévoués, pour accomplir le bien et pour empêcher le mal. Pour répandre la Religion Chrétienne sur toute la terre; pour la conserver et pour la défendre, à son berceau comme dans la suite des siècles, il a voulu prendre pour ses Coopérateurs des Prêtres et des Laïques; maintenant encore, aux uns comme aux autres, il demande leur concours pour arriver à cette même fin. Il nous dit encore par la bouche de son Vicaire: — Il est temps de vous mettre à l'œuvre, mes fils!

Réveillez-vous donc, levez-vous et descendez dans les plaines du combat.

Il est bon de rappeler ici les chaleureuses paroles que notre Chef Suprême, le savant et invincible Pontife Léon XIII, adressait aux catholiques, dans sa lettre encyclique *Etsi nos* du 15 février 1882. Que tous ceux, qui aiment la religion catholique, comprennent enfin qu'il est temps de faire quelques efforts et qu'il ne faut, en aucune manière, s'abandonner à l'indif-

férence et à l'inertie. Nul n'est si facile à vaincre, que celui qui s'abandonne à une sorte de sécurité.

En conséquence, ne laissons pas sans doute de demander à Dieu de venir à notre aide; mais ne refusons pas non plus de faire de notre côté les efforts, que la raison et la Religion nous imposent, pour courir, à notre tour, à l'aide de notre Dieu. Quand les droits du père ou de la mère sont violés, c'est aux fils de revendiquer ces droits sacrés. Quand la famille est assaillie, chacun de ses membres doit en être le défenseur. Pour aider nos Coopérateurs à remplir ce devoir, nous voulons ici recueillir toute leur attention, concentrer toute l'ardeur de leur zèle sur un seul point, qui nous paraît de la plus haute importance.

Si les ennemis de l'Eglise promènent aujourd'hui la dévastation dans l'héritage du Seigneur, c'est surtout au moyen de la mauvaise presse, à l'aide de livres et de journaux scélérats et impies, recherchés cependant et lus par la multitude. Quiconque connaît un peu le monde, sait combien notre affirmation est malheureusement vraie. Chacun veut lire, et dans le déluge de livres et publications de tous genres qui nous envahit, le plus grand nombre des lecteurs choisit le mal et absorbe le poison.

Eh bien, disons-nous à nos Coopérateurs, nous touchons à la fin de l'année; un grand nombre de nous, ou de nos connaissances, doit renouveler ou prendre son abonnement à des journaux, ou autres feuilles périodiques. *Il est donc temps de nous mettre à l'œuvre.* Il est temps de nous opposer, de toute l'ardeur de notre zèle, à la mauvaise presse; il est temps de la réprimer avec toute notre énergie, avec toutes les ressources de notre esprit. Oui, chers Coopérateurs, réprimez la mauvaise presse en soutenant la bonne presse, en aidant à sa diffusion. Pour cela, abonnez-vous, et conseillez aux autres de s'abonner à des journaux ou publications, dont les principes religieux et moraux soient demeurés sains. Réprimez la mauvaise presse en répandant le plus possible les bons livres et les bons journaux, prêtez-les et faites-les courir de mains en mains, de famille en famille; mieux encore, donnez-les gratuitement. Réprimez la mauvaise presse, en cessant tout abonnement à des feuilles mauvaises, ou même seulement suspectes, en fait de religion et de bonnes mœurs. Oui, réprimez la mauvaise presse, en ne jetant jamais, ne fût-ce que cinq centimes, dans les mains de ceux qui

écrivent, impriment ou vendent de mauvais journaux. Réprimez la mauvaise presse, en révélant ses crimes, en signalant les dégâts, la perversion qu'elle a produits dans les âmes de tant de lecteurs infortunés; engagez vos parents, vos amis, vos connaissances, à ne recourir jamais à la mauvaise presse; pas plus pour y puiser des nouvelles, que pour soutenir, à l'aide de sa publicité, leur propres intérêts. Réprimez la mauvaise presse, en brûlant, en détruisant de quelque manière que ce soit, les journaux, les revues, les livres suspects qui tomberaient entre vos mains. Par là, vous éviterez qu'après avoir déjà peut-être perverti quelque pauvre âme sans défiance, ils ne puissent en pervertir d'autres, dans votre maison même ou ailleurs.

Au mois d'octobre dernier, dans le sixième Congrès Catholique, tenu à Naples, on a fait entendre ce noble cri: *Guerre à la mauvaise presse!* Nous répétons, avec l'élan d'un aussi profonde conviction: Oui, guerre partout, guerre dans toute la France, aux mauvais livres et aux mauvais journaux!

RÉCIT D'UNE MISSION DONNÉE AU MILIEU DES INDIENS.

Nous offrons à nos Coopérateurs la relation détaillée que notre confrère D. Domenico Milanese nous a envoyée, dès le 9 août dernier. Notre confrère rentrait alors à Patagones, après une longue et périlleuse Mission, qu'il venait de donner aux Patagons, et qu'il avait poussée jusqu'aux pieds des Cordillères.

TRÈS RÉVÉREND DOM BOSCO,

Me voici de retour, après une Mission, donnée par l'ordre de notre Supérieur local, Dom Joseph Fagnano, aux Indiens de la Patagonie, soldats et simples particuliers. Par la grâce de Dieu, et la protection de la bienheureuse Vierge Marie, cette mission a eu les meilleurs résultats. Mais pour vous donner une idée plus exacte de tout ce qui s'est fait, il est bon de procéder avec ordre.

Départ pour la mission.

On était au 9 avril, lorsqu'après avoir terminé les préparatifs nécessaires, nous reçûmes l'ordre du départ. Nous montâmes, Dom Beauvoir et moi, avec deux bons Catéchistes sur le petit vapeur: *Le Rio Negro.*

Après dix jours de navigation, nous arrivâmes au campement de Roca. Nous nous y arrêtâmes onze jours, employés à catéchiser les jeunes gens et les jeunes filles de la tribu indienne du Ca-

oïque Manquel. Nous en baptisâmes plus d'une centaine. Après cela, nous nous séparâmes. Dom Beauvoir revint à Patagones; et moi, je continuai mon chemin sur la rive gauche du Rio-négré. Une journée de marche me conduisit au confluent de deux fleuves, le Limay, à droite, et le Nanguen à gauche. Les eaux de ces fleuves forment par leur réunion le Rio Négro.

De ce point, jusqu'à son embouchure dans l'Océan, ce fleuve conserve le nom de Rio Negro et parcourt encore environ cent quarante lieues en ligne droite.

De Roca à Norquin.

De Roca, pour aller à Norquin, on compte 90 lieues. Sur cette étendue, les Argentins ont construit de petites forteresses, confiées à quelques hommes de garde, dans le but d'assurer la plaine contre les invasions des sauvages. Il y a quelques mois (et lors de notre passage, il y avait peu de jours), les Indiens surprirent trois soldats qui allaient remplir une mission, ils en tuèrent deux, et traînèrent avec eux le troisième, à demi mort, dans le but de se faire révéler par lui l'endroit où païssaient les chevaux du petit fort le plus rapproché. Cet homme, malgré le triste état dans lequel il se trouvait, une fois arrivé au lieu où étaient les chevaux, se dégaya des mains des sauvages et, montant en toute hâte sur un cheval, il se sauva par la fuite.

La distance de l'un de ces petits forts à l'autre n'est pas égale, parce que le terrain ne le permet pas. Ils sont d'ailleurs toujours près de l'eau, et sur un terrain plus ou moins fertile pour la pâture des animaux. D'ordinaire leur distance est d'environ dix à quatorze lieues, quelquefois même vingt.

Le petit fort Codi-hué et le Cacique Revque-Curá.

À vingt lieues de Roca, se trouve un point, appelé par les Indigènes Codi-hué. Là, deux jours avant mon arrivée, s'étaient rendus, venant du pied des Cordillères, les Indiens commandés par le Cacique Revque-Curá. Ce Cacique a donné beaucoup à faire à la République Argentine, dans les précédentes années. Il était un de ceux qui combattaient avec de valeureux lanciers. Toutefois, actuellement, il n'avait avec lui que quarante soldats armés de lances, parce que l'armée argentine a dispersé sa tribu, dans les dernières années. Contraint par la nécessité, le Cacique s'est rendu avec les siens, promettant, pour le printemps suivant, de faire des démarches pour amener la soumission d'autres de ses amis, restés toujours sous sa dépendance, mais qui, depuis la dispersion, se sont cachés dans les vallées des Cordillères. Entre tous, ils sont à peu près trois cents, la moitié à peine s'est rendue jusqu'à ce jour.

L'aliment journalier des Indiens, aux pieds des Cordillères est curieux à connaître. En certains points on voit de longues files de pins, d'une espèce particulière, dont le fût s'élève verticalement à

une grande hauteur. Il est tel de ces arbres, que deux hommes ont peine à embrasser. Le fruit de ce pin ressemble, pour la forme, aux glands de nos chênes; mais il est beaucoup plus abondant. Pendant l'été, les Indiens le recueillent, le font sécher et le mangent cuit à l'eau, ou rôti, comme nous faisons pour les marrons. Souvent aussi, ils le réduisent en farine pour faire du pain et des soupes. J'ai goûté de ce met bouilli ou rôti; son goût m'a paru se rapprocher beaucoup de celui de la châtaigne, mais il est beaucoup moins savoureux.

Conférences avec Revque-Curá — Baptêmes et Mariages.

Le 9 mai, en compagnie du Commandant du fort, Monsieur Emmanuel Ruibal, j'ai fait une visite à Revque-Curá. Nous nous sommes rendus pour cela dans sa *toldéria* (agrégation de huttes ou cabanes) j'ai reçu, de lui et de ses gens, le meilleur accueil. Pour la plupart d'entr'eux, c'était la première fois qu'ils voyaient un prêtre. Ils se réunirent autour de moi pour me demander quelle était ma mission dans ces contrées. Je leur répondis que je venais d'un pays très-lointain, nommé l'Europe, et que j'étais envoyé vers eux par Dieu et par le chef de notre religion, pour leur faire connaître Dieu lui-même et son fils Jésus-Christ, venu du ciel sur la terre pour sauver tous les hommes, par sa passion et sa mort. Je leur dis que pour appartenir à la vraie religion et entrer un jour dans le Royaume de la Gloire de ce Dieu, créateur du ciel et de la terre, et sauver ainsi son âme pour une vie immortelle, il était nécessaire pour eux de recevoir le baptême. Je leur expliquai ce qu'était ce baptême et les priai de ne pas mépriser la grâce singulière que Dieu leur faisait en m'envoyant vers eux. Je les priai de considérer combien sont grandes les fatigues d'un voyage de deux mille cinq cents lieues, que j'avais dû faire pour venir à eux, conduit par le seul désir de les rendre heureux. A ces paroles, les Indiens échangèrent des regards pleins d'étonnement, ils ne savaient imaginer comment il pouvait se faire qu'un homme fit un chemin aussi considérable. Ils me répondirent qu'ils écouteraient volontiers mes conseils; puisque j'étais un ministre de Dieu, ces conseils devaient être bons et dignes d'être acceptés.

Cette pensée, et d'autres du même genre furent exposées avec emphase par le Cacique, qui parla avec enthousiasme pendant assez longtemps.

Encouragé par cet accueil, je me rendis de nouveau chez les Indiens, dès le lendemain matin. Je baptisai 32 petits enfants au dessous de sept ans. Peu de jours après, je préparai une quinzaine d'adultes, hommes ou femmes, et je pus les régénérer à la grâce, me réservant de baptiser les autres à mon retour de Norquin.

Quatre jours après, arriva l'ordre de transporter la Tribu à Roca, ce qui fut exécuté.

Après avoir quitté Codi-hué, je me rendis à Norquin, à deux journées de marche. J'y trouvai

la vigne du Seigneur, si défigurée par la tempête de l'indifférence religieuse et de l'impudicité, que j'en eus le cœur oppressé. Il y a dans ce campement plus de mille personnes, soldats ou simples particuliers, absolument abandonnés.

Aux alentours vivent quelques familles; et à la distance d'environ 20 milles, il y a une colonie de près de 2500 personnes, venues du Chili. Ces pauvres gens sont aussi privés des secours religieux.

On compte que la population de Norquin, en y comprenant celle de la Colonie, arrive à quatre mille habitants.

Mais j'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet.

La Tribu du Cacique Villamay.

À un mille de distance en partant de Norquin, se trouve un camp de sauvages de la tribu du Cacique Villamay. Ce Cacique, contraint, lui aussi, par la nécessité s'était rendu aux Argentins un mois avant mon arrivée.

Au sujet de cette Tribu, j'ai à vous faire connaître une particularité que vous apprendrez avec plaisir.

J'ai eu deux conférences avec la Tribu du Cacique Villamay. En me présentant pour commencer la première de ces conférences, je leur dis, comme aux autres, que j'étais venu de pays très lointains, envoyé par Dieu et par le chef de l'Eglise, en qualité de Ministre, pour leur apprendre à connaître Dieu et son fils Jésus-Christ, et leur enseigner la manière de le servir pendant leur vie, pour pouvoir arriver au salut de leur âme. Je leur dis que, s'ils voulaient plaire à Dieu, il devaient m'écouter, examiner ma doctrine; et qu'après avoir reconnu sa vérité, ils devaient, en vertu de la volonté de Dieu qui m'envoyait vers eux, accepter cette doctrine, et y conformer leur conduite.

Après s'être consultés entr'eux, ils me répondirent que l'habit que je portais, et la manière dont je leur parlais, leur faisaient reconnaître en moi un homme envoyé du ciel pour leur donner de bons conseils. Ils ajoutèrent qu'ils n'auraient point de difficulté à se faire chrétiens, car c'était dans cette intention qu'ils s'étaient rangés sous les drapeaux des Argentins. Je m'aperçus alors que, dans leur ignorance, ils croyaient qu'en se déclarant sujets de la République, ils s'étaient implicitement obligés à recevoir le baptême, pour appartenir désormais à la même Religion; j'ajoutai qu'il ne fallait pas confondre le nom d'Argentin avec celui de Chrétien. Je leur expliquai comment le premier indiquait la patrie, le second la religion.

Le chrétien leur dis-je, est un individu qui croit et professe la véritable doctrine, révélée par Dieu et prêchée par Jésus-Christ, son Divin Fils; je leur fis connaître l'obligation pour tous les hommes de la terre d'embrasser cette Doctrine et de la pratiquer, dès qu'ils la connaissent. Je leur dis qu'ils avaient bien fait de se déclarer sujets du Gouvernement Argentin mais que l'o-

bligation de recevoir le baptême et de se faire Chrétiens ne provenait pas de l'Autorité de la République, mais de celle de Dieu et de la Religion.

Ils me répondirent qu'il se félicitaient d'avoir en moi un bon conseiller; et qu'ils écouterait avec bonne volonté mes enseignements, parceque Dieu les avait dictés de sa propre bouche.

L'Idée de Dieu et un Pêril.

J'interrogeai les Indiens sur la Divinité qu'ils adoraient; ils me répondirent qu'ils reconnaissaient qu'il existe un Dieu, mais qu'ils ignoraient comment il vit, et où il se trouve. Ils ajoutèrent que de peur d'être châtiés par le soleil ils évitent de dire le faux, lorsqu'ils prêtent serment.

Mes amis, leur dis-je, vous croyez en Dieu, et cela est fort bien. Mais ce Dieu, vous devez le reconnaître comme un être suprême, principe de toutes choses. En conséquence, lorsque vous faites un parjure ce n'est pas le soleil, que vous devez craindre; mais bien, ce même Dieu qui a créé l'homme, le soleil, la lune, les étoiles, la terre, les eaux, les oiseaux, les poissons, et toutes les espèces d'animaux qui vivent sur la terre.

Je ne suis pas d'ailleurs surpris de votre erreur, parcequ'il est presque impossible que des hommes ou des peuples, qui ne professent pas la vraie religion, aient des idées justes au sujet de la Divinité. Dieu est un esprit très-pur et infini; nous, au contraire, nous sommes matériels et faibles; c'est pourquoi nous ne pouvons le comprendre, comme un petit vase ne peut contenir toute l'eau d'un fleuve ou toute celle de la mer.

Il est donc nécessaire que Lui-même se révèle à nous et nous fasse connaître ses infinies perfections.

C'est là précisément ce qu'il a fait au moyen d'hommes d'une grande sainteté, dont il avait fait ses amis: et bien plus encore par son propre fils Jésus-Christ. C'est ce qu'il fait encore par la prédication de ses Ministres, qui sont les Prêtres. Il faut en conséquence croire ce que ces prêtres enseignent, afin d'arriver à Le connaître; et ensuite se faire baptiser, pour Le connaître encore mieux et l'aimer par dessus toutes choses; et se rendre ainsi dignes de la récompense éternelle, que ce Dieu juste donnera aux bons chrétiens après la vie présente.

Après cette brève exposition doctrinale, une partie des sauvages approuva ce que je disais, affirmant qu'il était impossible de connaître Dieu, s'il ne se révélait lui-même. Mais, plusieurs s'indignèrent, en disant que ma doctrine ne devait pas être vraie, parceque leurs Pères n'avaient jamais parlé de la Divinité d'une semblable manière.

Parmi ces derniers, se trouvait le Cacique Villamay lui-même, homme brutal, adonné au vice de l'ivrognerie, et qui était venu à regret écouter mes discours. En parlant avec ses voisins, il me qualifia de raconteur de songes de vieilles

femmes; et, sur ces paroles, il partit indigné et se retira dans sa hutte. Ses hommes le regardaient avec étonnement et se scandalisaient. L'un d'eux, qui me paraissait plein de bienveillance, et me servait d'interprète, se découragea; et me pria de vouloir bien ne plus l'occuper à de pareilles choses, disant que mes efforts seraient inutiles; et que je pourrais devenir victime de la brutalité de ces sauvages.

Il ajouta qu'il était lui-même en péril, parce que les sauvages l'accusaient de soutenir ma cause à leur détriment.

Cependant, les sauvages continuaient à disputer entr'eux. Quelques uns s'emportaient contre moi, tandis que d'autres me défendaient, invoquant en ma faveur, et les peines de mon long voyage, et le vif intérêt avec lequel, quelques jours auparavant, j'avais instruit et baptisé leurs enfants.

Pour moi, je restais en silence, attendant l'issue de cette agitation des esprits, qui n'était pas pour moi de fort bon augure. À un certain moment, je crus vraiment que l'heure était venue pour moi de recevoir au moins quelques coups de bâtons de ces barbares; et, peut être même, de laisser ma peau au milieu d'eux. Mais le Seigneur ne permit pas qu'ils me fissent aucun mal; je n'étais pas encor digne de l'heureux sort des Apôtres, lorsque, battus de verges par les hébreux, ils s'en retournaient tout joyeux d'avoir subi cet affront par amour pour Jésus-Christ. *Ibant Apostoli gaudentes a conspectu Concilii quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.*

Après quelque temps de violentes disputes, le parti qui soutenait ma cause prévalut; les colères se calmèrent, et je pus reprendre la parole. Ranimant alors mon courage, avec l'accent d'un homme qui est indigné, mais cependant a conservé tout son calme, je les repris de s'être irrités sans motifs. Je leur fis voir que la doctrine que je leur annonçais ne devait pas leur paraître étrange, parce que c'était celle que Dieu, le maître du soleil, avait révélée aux hommes, et que tous les bons chrétiens du monde entier se faisaient un devoir de pratiquer. Je leur dis d'avoir la patience de m'écouter, non pas seulement une fois, mais plusieurs fois; et, qu'après avoir tout entendu, ils pourraient alors examiner ma doctrine et la trouver conforme à la raison et à la conscience droite. Je les avertis ensuite que, ni moi, ni le Gouvernement Argentin, ne les contraindrions jamais à recevoir le Baptême par force.

Puisqu'il en est ainsi, répondirent-ils, cela va bien; continuez à exposer votre doctrine, nous vous écouterons volontiers.

Histoire de nos premiers parents Adam et Eve.

Pour leur faciliter l'intelligence du mystère de l'Incarnation du fils de Dieu, je parlai de la création du monde de nos premiers parents, Adam et Eve, de la fin pour laquelle Dieu les avait créés, de l'immortalité de l'âme, de la chute originelle et de ses conséquences, qui rendirent nécessaire l'incarnation du Verbe. Je leur parlai ensuite de la

Vierge très-pure, la Mère de Jésus et notre Avocate. Je leur dis comment elle conçut par l'opération du St-Esprit, et comment elle fut Mère et Vierge en même temps. Je leur dis que Jésus-Christ mourant pour nous, nous restitua la grâce que nous avions perdue par suite du péché d'Adam, comme les fils d'un père, qui a été dépoillé de ses biens, et réduit à la pauvreté. Je leur dis que Jésus-Christ était ressuscité le troisième jour, qu'il était monté au ciel, et avait ouvert aux vrais croyants les portes du Paradis.

Les Indiens, obéissant à cet instinct qui leur est propre et qui les porte à examiner en détail toutes les paroles que leur adressent les personnes de quelque autorité, répondirent qu'il devait bien en être ainsi, qu'il serait impossible que moi, un homme de Dieu, connaissant toutes choses, je voulusse les tromper; mais que cependant ils ne pouvaient concevoir comment eux, hommes de langage et de couleur différents, habitant une terre si éloignée de celle des Européens, ils pouvaient être les fils d'un même Père.

À une pareille difficulté, que l'on doit pardonner dans la bouche d'un sauvage, je leur répondis en m'efforçant de leur faire comprendre comment il était arrivé que leurs anciens Pères s'étaient séparés des hommes de l'Europe et du reste de la terre, avec lesquels il avaient une commune origine.

Vous ne devez pas plus, mes amis, leur dis-je, vous étonner de la différence de couleur, parce qu'elle est causée par l'influence du climat sous lequel on a vécu. Les habitants de l'Europe, de l'Asie, et de l'Afrique diffèrent de couleur; et cependant ils croient descendre tous d'un même père.

Quant à la diversité du langage, il fut un temps où tous les hommes ne parlaient qu'une seule langue; mais, dans la suite, leur vanité força Dieu à les châtier par la confusion des langues. Depuis lors, il ne fut plus possible aux hommes de s'accorder et de se faire entendre au moyen d'une langue unique. C'est pourquoi, si vous alliez en Europe, vous observeriez une grande différence entre les langues que l'on y parle, comme aussi entre celles qui se parlent en Asie et en Afrique. Ici même, parmi vous, sur des points divers, on parle une langue différente. Vous ne comprenez pas l'Indien thuelche, et celui-ci à son tour, ne vous comprend pas davantage.

La facilité des Indiens à se rendre.

L'Indien à cela de bon que, lorsque l'on lui donne une bonne raison, il s'y conforme et croit. Je les observais, tout en parlant, ils étaient attentifs, et comme anxieux, attendant une réponse péremptoire à leurs observations.

Quand j'eus fini de parler, ils me firent entendre que tout allait bien, et qu'ils me remerciaient de mes bonnes leçons. En prenant congé d'eux, je leur dis que, si mes paroles leur avaient fait plaisir, je reviendrais d'autres fois encore; ils en furent très-heureux, et m'invitèrent pour le lendemain.

Adieu, mes chers amis, leur dis-je, au moment de partir : « *Voday may puen* » en entendant ce salut, ils donnèrent bien des signes de joie ; et, le chapeau à la main, faisant des inclinations de tête, ils m'accompagnèrent à quelque distance, en me souhaitant bien des prospérités.

Le jour suivant, je repris mon instruction, et continuai jusqu'à ce que je les eusse entièrement instruit des principaux mystères de notre Sainte Religion. Quelques jours après, je les baptisai. Si nous voulions administrer ces baptêmes un par un, nous rencontrerions bien des difficultés, soit pour les parents, soit pour le prêtre et pour les Indiens eux-mêmes ; aussi nous avons pour coutume, partout où la nécessité l'exige, d'en baptiser un certain nombre à la fois. Quand'ils sont très nombreux, nous les divisons par sexes, et par âges et nous baptisons d'abord les enfants, puis les jeunes garçons et les jeunes filles ; ensuite les hommes, et enfin les femmes.

Les habitations des Indiens.

Faute de puits, l'Indien est obligé d'établir sa demeure près d'un ruisseau ou d'une lagune. Sa maison est le plus souvent une peau de cheval ou de guanaco suspendue sur quelques bâtons fixés sur le sol. Ceux qui se sont rendus, et auxquels la République Argentine a déjà déterminé le lieu, dans lequel ils doivent résider, ont été obligés par elle à se fabriquer un *rancio*, c'est à dire une hutte ou chambrette plus ou moins grande, ordinairement formée de bambous, dont la plaine abonde dans les lieux humides.

Ceux qui déjà possèdent quelque chose, et sont quelque peu civilisés, se font des maisons construites avec des pieux de bois de saule, arbre fort abondant sur les rives du Rio et des lagunes. Le vide, que la rondeur des pieux laisse de l'un à l'autre, se remplit avec une sorte de pisé, pour la composition duquel le sol de la Patagonie offre la plus grande commodité.

Cette opération donne de la consistance aux parois formées de pieux, et sert encore à la mieux égaliser. Les huttes construites de cette manière sont une sorte de cube d'environ 3 mètres de hauteur. Quelques unes ont porte et fenêtre, d'autres, n'ont que la porte d'entrée, et une ouverture au milieu du toit, pour laisser entrer la lumière et sortir la fumée.

Habillement des Indigènes.

Il est rare, à présent, de voir un Indien, qui ne soit entièrement vêtu, des pieds à la tête ; même parmi ceux qui n'ont pas encore fait leur soumission. Les hommes s'habillent à peu près comme chez nous, moins toutefois la propreté qu'ils sont bien loin d'avoir, et les pantalons qu'ils portent d'ordinaire à la *zouave*, en forme de *ciripa* pour employer leur expression, les plus pauvres, s'ils ne peuvent avoir autre chose, s'enveloppent dans une espèce de manteau, de l'étoffe la plus ordinaire. Les femmes portent une *mante*, sorte

de surtout qui couvre le corps entièrement. Les Indiens, adonnés au vice de l'ivrognerie, vendent bien souvent les bottes ou autres objets que leur fait tenir le gouvernement. J'ai plusieurs fois entendu des femmes se plaindre de ce que leurs maris leur avaient pris en cachette leur mante et l'avaient échangée pour un verre d'eau de vie. Toute l'ambition des femmes est de porter de grosses boucles d'oreilles d'argent, des bagues du même métal aux doigts ; et, aux poignets, une sorte de bracelet de filigrane d'argent, qui fait plusieurs fois le tour du bras. Quelques unes, des plus riches, portent aussi sur la poitrine plusieurs rangs de ce même filigrane. Elles ont beaucoup de timidité naturelle, et quand un étranger inconnu s'approche de leur habitation, elles se cachent en toute hâte. Plusieurs fois, dans mes missions, il m'est arrivé de voir de loin quatre ou cinq femmes, et, à mon entrée dans la maison, de n'en plus découvrir une seule. Il faut souvent les reprendre de laisser courir çà et là leur petits enfants, dans le costume le plus primitif. Pour ce motif, le Missionnaire leur fait souvent cadeau de quelques mètres d'étoffe, avec du fil et des aiguilles et leur recommande le travail, surtout en vue de fournir à leurs enfants un vêtement convenable.

Le Campement de Norquin.

Le campement de Norquin est à cent dix lieues de Patagones, aux pieds des Cordillères ; il est assis sur une grande plaine, entourée de montagnes, qui sont les ramifications des Andes. Le sol est humide, et l'hiver y est des plus rigoureux. La neige y tombe fréquemment, mais elle ne demeure pas plus de 8 jours dans les plaines. Les montagnes se montrent dans toute leur majesté. De la hutte que j'occupais, je les observais, couvertes de neige jusqu'aux pieds. Ce spectacle m'était agréable, parce qu'il y avait 6 ans que je ne voyais plus de montagnes neigeuses.

Les habitations sont, d'ordinaire, construites avec des pieux enduits de terre argileuse ou bien elles sont formées de paille. On calcule que le campement possède une population d'environ 4000 âmes ; soldats, négociants ou Indiens.

L'état moral et religieux du Campement est plus malheureux que l'on ne pourrait le dire. L'ignorance et la corruption sont à l'ordre du jour, on y professe le libéralisme le plus sot et le plus bestial.

Dans le bas peuple, et parmi les soldats, règne au sujet de la religion, une ignorance qui fait pitié. Les Chrétiens en savent bien peu de plus que les sauvages. Ce serait un moindre mal, si ceux qui tiennent en main le pouvoir laissaient au prêtre la liberté d'enseigner et lui en fournissaient les moyens. Mais, nous devons le dire avec un amer regret, bien loin de favoriser la liberté chrétienne, ces gouvernants protègent au contraire l'esclavage ; ils mettent le soldat dans la nécessité d'ignorer ses devoirs les plus essentiels, ou l'empêchent de les remplir. J'ai souvent sollicité moi même la permission de les instruire, de les

faire venir à la messe; j'ai demandé pour eux quelque repos les jours de fête; mais toujours en vain.

La Colonie de Malbarco.

De Norquin, je me rendis à la Colonie de Malbarco, à dix lieues du Campement. Elle est composée de 2500 personnes, d'origine Chilienne, elle occupe les versants et les vallées, qui se trouvent de ce côté des Cordillères. La population est très dispersée; elle se divise en cinq parties différentes, dont chacune compte environ 100 familles. Le pays est délivré des sauvages, aussi plusieurs Chiliens vont y fixer leur demeure, attirés par la bonté du terrain, très-fertile pour la culture proprement dite, et très-riche en pâturages. Je m'arrêtai 8 jours au milieu d'eux, et constatai qu'ils sont instruits dans notre Sainte Religion.

Je fus édifié par la patience, dont ils firent preuve, en consacrant 8 jours à des exercices de piété, dans une saison froide et en temps de neige. J'ai prêché, confessé, baptisé, et béni divers mariages. Le temps ne m'a pas permis de parcourir toute la Colonie. La pluie et la neige m'ont empêché de m'avancer jusqu'au lieu, où se trouvait le noyau le plus important de la population. Je fus obligé de me retirer, en dirigeant mes pas vers Patagones.

Un second péril.

En revenant de la Colonie, nous dûmes passer sur le sommet d'une colline. Un vent des plus froids soufflait, et la pluie tombait à grosses gouttes. En arrivant à la cime de la colline nous trouvâmes une couche de neige très-épaisse. La nuit s'avancait rapidement; et nous, dans l'espoir de pouvoir arriver de l'autre côté de la colline, nous nous ouvrons à grand'peine un chemin à travers la neige. Nul n'osait prononcer une parole; la crainte s'était emparée de nous, et tenait nos esprits dans l'inquiétude sur la conservation de notre vie.

Nous savions que plusieurs avaient été déjà les victimes de la neige, en des pas de ce genre. Cette pensée n'était certainement pas faite pour nous réconforter. A jeûn, mouillés de la tête aux pieds, nous arrivâmes à un point où le cheval s'ensevelissait, pour ainsi dire, dans la neige. Celui qui marchait en tête de la colonne tomba de cheval, et eut beaucoup à faire pour se relever. Avertis ainsi du péril, nous jugeâmes qu'il valait mieux refaire le chemin que nous avions déjà parcouru. Nous retournâmes donc en arrière. Avec l'aide de Dieu, nous réussîmes à regagner la plaine. Nous dressâmes notre tente sur la neige, et passâmes la nuit de la manière que vous pouvez imaginer. Je souffris plus que tous les autres; et si j'eus la vie sauve, je le dois à la bonté de Dieu, parce que mes bras et mes jambes s'étaient déjà tellement raidis, que l'on craignait un prochain malheur, si l'on peut donner ce nom à une mort soufferte par amour pour le salut des âmes.

J'aurais encore bien des choses à vous raconter;

mais pour ne pas être trop long, je finis en vous disant que j'ai baptisé 330 individus, dont 250 environ sont des sauvages, j'ai béni 25 mariages, et donné la Sainte Communion à 100 personnes environ, dont plusieurs, depuis nombre d'années, n'avaient plus vu le prêtre de Jésus-Christ.

Recevez, bien aimé Père, les respects de tous vos fils de la Patagonie; priez pour nous, et envoyez-nous bientôt des aides. Croyez-moi votre bien affectionné fils en Jésus et Marie.

DOMINIQUE MILANESIO, *Prêtre.*

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE ST. FRANÇOIS DE SALES

Seconde Partie.

CHAPITRE XII.

Départ de Dom Bosco pour Rome — Prières des jeunes-gens — Hospices de Tata Giovanni, et de San Michele a Ripa — Ecoles de Charité — Conférences de St. Vincent de Paul — Patronages du Dimanche — Visite au Cardinal Antonelli — Audience de Pie IX — Sa Bénédiction — Les règles de la pieuse société de St. François de Sales — Conférences avec le Cardinal Gaude — Retour de Dom Bosco à Turin (1).

Le 18 février 1858, sera toujours pour nous un jour mémorable. A 8 h. et demie du matin, avec l'émotion, qu'éprouve un père lorsqu'il lui faut se séparer de ses fils bien aimés, Dom Bosco s'éloignait de nous pour entreprendre son premier voyage à Rome. Selon l'usage des personnes prudentes en ces temps malheureux, Dom Bosco voulut faire son testament avant de s'exposer aux périls, alors assez grands, de ce long voyage. Son but principal, était, nous dit-il, de ne pas laisser d'embarras pour notre Oratoire, au cas où la Providence voudrait faire de son corps un repas pour les poissons de la Méditerranée.

Cette pensée nous rendait son départ encore plus douloureux. Plusieurs de nous pleuraient à chaudes larmes en le voyant sortir de l'Oratoire.

L'abbé Michel Rua l'accompagnait seul comme secrétaire; mais comme des fils affectionnés, avec les souhaits les plus fervents, avec l'esprit et avec le cœur, tous les jeunes gens de l'Oratoire l'accompagnèrent. Tous les matins une élite choisie des plus dévots faisait la Sainte Communion. Plusieurs, aux heures de la récréation allaient faire, à son intention, la visite au Très-Saint Sacrement, plusieurs même pratiquaient aussi diverses mortifications afin de lui obtenir un heureux voyage.

(1) Tout ce chapitre est tiré, pour la plus grande partie, d'un mémoire encore inédit. Ce qui manquait à ce mémoire, a été complété par les souvenirs de Mr. l'Abbé Michel Rua, qui, alors, encore simple aspirant au Sacerdoce, accompagnait Dom Bosco à Rome.

Les prières et les sacrifices de tant de fils affectionnés furent agréables au Seigneur; il les accueillit et répandit largement ses bénédictions sur notre bon Père.

Nous ne nous arrêterons pas à raconter ici par terre et par mer; nous ne dirons pas non plus tout ce qu'il fit à Rome; nous noterons seulement les points, qui nous semblent se rapporter plus intimement à notre histoire, laissant le surplus pour un autre travail et pour un autre temps.

Dom Bosco parcourut donc en chemin de fer la distance qui sépare Turin de Gènes; il fit sur un paquebot le trajet de Gènes à Civita Vecchia, et le reste de la route en voiture.

Dom Bosco arriva le 21 février dans la ville des Papes, il fut loger aux quatre Fontaines, chez la noble et illustre famille des Comtes de Maistre. Ses hôtes le traitèrent avec des attentions, et une charité au dessus de tout éloge.

Dès les premiers jours, Dom Bosco se mit en relations avec d'importants Personnages de l'Auguste Cité; et s'empressa de visiter les lieux les plus célèbres. Nous ne pouvons le suivre partout, mais nous ne négligerons pas de l'accompagner dans ses visites à quelques Instituts de bienfaisance pour les jeunes-gens; visites dans lesquelles il puisa des lumières nouvelles et un encouragement à rechercher avec encore plus de zèle notre avantage spirituel et matériel.

Le 27 février il alla visiter l'hospice connu sous le nom de Tata Giovanni. Cet hospice fut pour lui l'objet d'une véritable complaisance, tant à raison de son origine, qu'à raison de son but, et de son organisation tout à fait semblable à la nôtre.

Sur la fin du siècle dernier, un pauvre maçon, nommé Giovanni Burgi, fut touché de compassion à la vue de tant de pauvres enfants, qui vagabondaient par les rues de Rome, couverts de haillons et pieds nus, il essaya d'en recueillir quelques uns dans une petite maison prise à loyer. Dieu bénit cette œuvre, et le nombre des enfants alla toujours en augmentant. Le local fut agrandi; et les enfants, pleins de reconnaissance et d'affection, prirent l'habitude d'appeler leur bienfaiteur du nom de Tata, qui, dans la langue du peuple romain, signifie Père. De là vint à l'Institut, dont nous parlons, le nom de Tata Giovanni qu'il conserve encore de nos jours.

Le charitable Burgi n'avait pas grande fortune, mais il possédait un grand cœur, et il n'avait pas honte d'aller quêter pour ses fils adoptifs. Le Pape Pie VI, qui vit naître cet institut sous son Pontificat, voulut en être le bienfaiteur insigne, et ses successeurs imitèrent son exemple.

Les jeunes gens sont reçus de 9 ans à 14 et on les garde jusqu'à 20 ans. Les plus âgés et les plus vertueux président au dortoir; les plus instruits enseignent aux autres les éléments de la lecture, de l'écriture, et de l'arithmétique. Quelques abbés et quelques laïques font la classe du soir. Le plus grand nombre des enfants recueillis apprend un métier qu'on les laisse libre de choisir. Ils n'ont pas d'ateliers dans la maison, ils

sortaient et sortent encore de l'institut pour aller apprendre leur métier dans les divers ateliers de la ville, comme dans les premiers temps il avait fallu faire aussi chez nous. A quelques uns on permet d'apprendre les beaux arts et d'étudier la littérature; mais, ce n'est qu'après que de longues et sûres épreuves ont fait reconnaître chez eux une éminente piété et un esprit heureusement doué.

L'Institut est sous la protection de la Très Sainte Vierge Marie, sous le titre de l'Assomption; St. François de Sales est aussi son patron. L'heure du lever et celle du repos, les dortoirs et le mode de surveillance, l'indication d'un Saint, protecteur de chaque chambre; tout, en somme, portait pour ainsi dire le cachet de notre Oratoire. Dom Bosco apprit avec satisfaction qu'il avait établi à Turin l'œuvre de Tata Giovanni, sans même la connaître encore.

Les œuvres de charité se ressemblent toujours plus ou moins, parce qu'elles ont Dieu pour auteur et l'Église pour inspiratrice; et, Dieu et l'Église ne changent jamais, malgré la différence des temps et celle des lieux.

Pie IX, lorsqu'il était encore simple Prêtre, fut, pendant 7 années, directeur de cet hospice; par là s'explique la bienveillance toute spéciale qu'il eut toujours envers ce même hospice, et envers le nôtre qui, dès le temps dont nous parlons, lui ressemblait beaucoup.

Dans cette année 1858 les jeunes gens étaient environ 150. Aujourd'hui leur nombre se trouve réduit à une soixantaine. Ils vivent de ce qu'ils gagnent et de la charité du Pontife actuel qui, malgré sa pauvreté, les secourt généreusement.

Très-intéressante aussi fut la visite faite le 6 mars au matin à l'hospice de san Michele a Ripa. Cet hospice abritait plus de 800 jeunes gens. Le cardinal Tosti, président de l'œuvre, voulut bien faire à Dom Bosco l'honneur de l'accompagner dans tous les détails de cette visite. Dom Bosco parcourant les ateliers y trouva représentés les divers métiers, comme à notre Oratoire. Mais la plupart des jeunes gens s'occupent de dessin, de peinture, de sculpture; plusieurs sont attachés à une typographie. Pie IX, pour favoriser cet hospice, lui avait concédé le privilège exclusif, d'imprimer les livres classiques employés dans toutes les écoles des États Pontificaux.

Dom Bosco éprouva la plus vive satisfaction en voyant plus de 800 jeunes gens aussi bien acheminés à la vertu et à une vie des plus honorables. Il semble que notre bon Père ait alors conçu le désir de porter au même chiffre le nombre de ses jeunes élèves à Turin; et qu'il en ait fait à Dieu l'humble demande. Peu d'années après, son désir était devenu et se trouve encore aujourd'hui une réalité.

Nous devons aussi mentionner ici quelques autres visites. Dans l'après midi du 3 mars l'illustre Duc Scipion Salviati, aujourd'hui président du Comité de Permanence de l'œuvre des Congrès Catholiques en Italie le conduisit à S.te Marie des Monts, visiter les écoles de charité entretenues par les Conférences de St. Vincent de Paul. Ces Ecoles étaient, cette année-là, au nombre de 15; elles atteignent aujourd'hui celui de 19.

Dom Bosco, en entrant dans la classe, crut se retrouver au milieu de nous. Il y avait là réunis environ 60 jeunes gens. Le Professeur leur fit faire quelques exercices de lecture; il leur fit ensuite réciter le catéchisme, et exécuter enfin quelques opérations d'arithmétique. Les écoliers montraient une charmante désinvolture, ils étaient attentifs aux demandes, et répondaient sans se troubler.

Dom Bosco voulut s'assurer s'ils comprenaient aussi bien ce qu'ils lisaient; il interrogea quelques élèves, et s'aperçut qu'ils laissaient un peu à désirer sur ce point. — Avec la politesse et la prudence, que commandaient les convenances, il donna à cet égard quelques avis utiles au maître, qui les reçut avec reconnaissance.

En somme Dom Bosco trouva que cette classe était bien conduite, selon le vrai but des écoles de charité, dont l'objectif principal doit être d'arracher les enfants aux périls des rues; de leur apprendre les vérités de la Foi, et les préceptes de la morale chrétienne, et de leur fournir la somme de connaissances appropriée à leur condition; sans prétendre en faire des pédants et des déclassés, qui finissent dans la suite par devenir ambitieux et superbes, et sont toujours inutiles à eux même et à la société civile, lors même qu'ils ne deviennent pas pour elle un péril.

C'était dans le même sens, qu'étaient dirigées les classes du soir, comme les classes du jour et celles des dimanches faites dans notre Oratoire, pour les jeunes apprentis travaillant dans la ville, comme pour les artisans recueillis dans la maison.

Le soir même, Dom Bosco fut assister à une conférence de St. Vincent de Paul, ouverte sous le titre de St. Nicolas. Le Président était l'excellent Marquis Patrizi, Neveu du Cardinal Vicaire. Il invita Dom Bosco à adresser quelques paroles à ses confrères.

Dom Bosco obéit; et, dans un bref discours, il les exorta à cultiver avec ardeur le développement de l'esprit des conférences de St. Vincent de Paul; mais aussi à s'occuper du Patronage des jeunes gens pauvres et abandonnés, pour en faire leur œuvre de prédilection.

Depuis quelque temps, grâce au concours du comte Ch. Cays, de sainte mémoire, Dom Bosco avait établi dans l'Oratoire de Turin une conférence de St. Vincent de Paul, sous le titre de conférence auxiliaire; il présenta le rapport des travaux de ses jeunes gens et fit naître chez ses auditeurs le désir d'établir de semblables conférences entre les jeunes gens, qui fréquentaient les classes du soir dans la ville de Rome.

Le but de ces conférences entre jeunes gens était de les exercer de bonne heure aux œuvres de charité envers les familles les plus nécessiteuses, et d'engager ainsi plus facilement ces familles à envoyer, elles aussi leurs fils aux catéchismes.

Dom Bosco ne négligea pas non plus de visiter les Patronages du dimanche. Il consacra à cette visite la journée entière du dimanche 14 mars. Monsieur le Marquis Patrizi avait voulu se faire son guide.

Le matin ils visitèrent l'Oratoire connu sous le

nom de S.te Marie aux chênes, 40 jeunes gens environ se trouvaient réunis dans la vaste sacristie. Leur maintien, leur vivacité juvénile, rappelaient beaucoup nos gamins de Turin.

La S.te Messe, la Confession et la Communion pour ceux qui étaient disposés à ce grand acte de la vie chrétienne; le catéchisme et une courte instruction, tels étaient les exercices de chaque dimanche.

Deux Prêtres donnaient à ces enfants les secours de leur ministère; l'un d'eux confessait et l'autre célébrait les saints offices.

Quelques membres de la société de St. Vincent de Paul faisaient le catéchisme et dirigeaient les exercices de piété; le Marquis Patrizi signait les billets, que chaque enfant devait rapporter chez lui le dimanche soir.

Faute d'un local, convenable, les enfants se rendaient dans l'après-midi, à un autre Oratoire appelé du nom de St. Jean des Florentins. D. Bosco s'y rendit à l'heure fixée. Il y trouva, non plus 40, mais bien 100 jeunes gens, qui se divertissaient joyeusement à l'abri des périls de tout genre et de l'immoralité. Cependant il manquait là une chose bien importante, c'était l'instruction religieuse et les S.ts Offices.

Sans doute le défaut d'un Prêtre pouvant consacrer une partie de son temps à cette œuvre de charité n'avait pas permis d'établir le service religieux de cet Oratoire; il méritait ainsi plutôt le nom de cour de récréation.

Après avoir passé quelque temps avec ces enfants, qui montraient les meilleures dispositions, Dom Bosco, toujours accompagné de son noble guide, se rendit dans le Transtevere voir un troisième Oratoire, dit de l'Assomption. Cet Oratoire était fréquenté par 80 jeunes adultes. Dom Bosco en fut charmé. Une cour spacieuse, et propre à tous les genres de divertissements; une église très-rapprochée, l'âge des jeunes gens, le chant et les offices, lui présentèrent au vif le tableau de notre Oratoire de Turin.

Il éprouva la plus vive complaisance à voir le Directeur M.r l'Abbé Biondi, instruire et interroger les enfants, comme il avait l'habitude de le faire lui-même pour nous, le dimanche matin, après le récit d'un fait de l'histoire sainte.

Nous avons cru devoir raconter les visites faites par Dom Bosco à toutes ces œuvres, parce que nous savons qu'en voyant ainsi pratiquer à Rome au profit de la jeunesse ces mêmes œuvres que, depuis 17 ans, il avait établies et entretenues à Turin, il se confirma de plus en plus dans la résolution de continuer son œuvre et de pourvoir à sa perpétuation avec l'agrément du St. Siège Apostolique.

Tel était précisément le but de son voyage à Rome. Il fit donc les démarches nécessaires pour obtenir une audience du glorieux Pontife Pie IX, de s.te mémoire, afin de lui communiquer son dessein, et de recevoir les conseils de sa haute sagesse.

A cet effet Dom Bosco commença par faire une visite à l'Eminentissime Cardinal Jacques Antonelli, secrétaire d'Etat, le 28 février. Son Emi-

nence accueillit Dom Bosco avec les marques de la plus grande bonté, il lui donna une audience qui dura près de deux heures, et dans laquelle le Prélat se plut à discourir des lectures catholiques, de l'histoire d'Italie, des patronages du dimanche, des jeunes gens de l'Oratoire, et de leurs diverses catégories. Il parla ensuite du Saint-Père, de sa fuite de Rome en 1848, de son séjour à Gaète, de notre offrande de 33 francs et des chapelets, que Pie IX avait voulu nous envoyer, bénis de sa propre main, comme une marque de sa reconnaissance.

Enfin, le Cardinal assura Dom Bosco qu'il annoncerait sa visite à sa Sainteté et lui procurerait une audience particulière. Le Cardinal tint parole.

Le 8 mars, au soir, Dom Bosco reçut une lettre ainsi conçue : « Monsieur l'abbé Bosco est prévenu que sa Sainteté a daigné l'admettre à l'audience de demain 9 mars, de 11 heures ¹/₄ à 1 heure. »

A l'heure dite, Dom Bosco et le jeune abbé Michel Rua se trouvèrent dans les salons du Vatican. Cette audience fut, pour notre Oratoire, de la plus haute importance, aussi croyons nous devoir en rappeler ici tous les détails que nous retrouvons dans le mémoire précité.

Pendant que Dom Bosco et son compagnon attendaient en pensant à la faveur qui leur était faite la cloche sonne et le Prélat chargé du service de l'audience leur fait signe d'avancer et de se présenter à Pie IX. En ce moment Dom Bosco se trouva comme interdit, et il dut se faire une sorte de violence pour ne pas perdre l'équilibre. Courage, dit-il, allons. L'abbé Rua le suivit, portant un exemplaire des lectures catholiques. En entrant, il firent une génuflexion sur le seuil de porte, un autre au milieu de l'appartement et la 3.^{me} aux pieds du Pontife.

Leur appréhension disparut presque entièrement à la vue du Pontife, l'homme le plus affable, et en même temps, le plus vénérable et le plus beau qu'un peintre puisse rêver. Ils ne purent baisier la mule du St. Père, parce qu'il était assis à sa table de travail. Mais ils lui baisèrent la main; et l'abbé Rua, se souvenant de la promesse faite à ses compagnons, la baisa deux fois, une fois pour lui-même, et une seconde fois pour eux. Alors le St. Père leur fit signe de se relever et de se mettre devant lui.

Il est bon de mentionner ici que le Prélat chargé d'annoncer au Pape les visiteurs avait estropié le nom de Dom Bosco et annoncé l'abbé Bosser; c'était une faute du copiste.

Le Pape fit donc à Dom Bosco cette première demande — Vous êtes piémontais? Oui, Sainteté, je suis piémontais, et en ce moment j'éprouve la plus grande consolation de ma vie; en me trouvant aux pieds du Vicaire de J. Ch. — Quelle est votre occupation? — Sainteté je m'occupe de l'instruction de la jeunesse et de la rédaction des lectures catholiques. — L'instruction de la jeunesse fut une chose utile dans tous les temps, mais aujourd'hui elle est plus nécessaire que jamais. Il y a encore à Turin un autre prêtre qui s'occupe des jeunes gens. — Dom Bosco s'aperçut alors que l'on n'avait

pas exactement annoncé son nom, et le Pape comprit en même temps qu'il n'était pas l'abbé Bosser mais l'abbé Bosco.

Il prit alors un air plus joyeux, et adressa plusieurs questions à Dom Bosco, s'informant des jeunes gens, des abbés, du régime général des Oratoires. Puis, se tournant vers l'abbé Rua: Etes-vous déjà prêtre, lui demanda-t-il? — Non Sainteté, je suis encore simple étudiant en théologie, je fais ma troisième année. Quel traité étudiez-vous à présent? — Le traité du Baptême et de la Confirmation; — il se préparait à énumérer encore les autres traités, objet de ses études, lorsque le Pape reprit: — Ce traité est le plus facile. — Puis, se tournant de nouveau vers Dom Bosco, il lui dit en souriant: — Je n'ai pas oublié l'offrande, que vous m'avez envoyée à Gaète, et les sentiments affectueux, que vos jeunes élèves exprimaient dans leur lettre d'envoi. Dom Bosco saisit cette occasion pour exprimer au Pontife l'attachement que nous avons tous pour Sa Personne Sacrée, il le pria de recevoir comme signe de cet attachement un exemplaire des Lectures Catholiques. — Sainteté, lui dit-il, je vous présente un exemplaire des Lectures Catholiques, contenant les divers fascicules imprimés jusqu'ici; je vous l'offre au nom de la Direction; la reliure est l'œuvre des enfants de notre maison. — Combien sont-ils? — Sainteté, il y a dans la maison près de deux-cents jeunes gens: les relieurs sont au nombre de quinze. — Bien, dit Pie IX, je veux envoyer une médaille à chacun d'eux. Il se leva, passa dans une chambre voisine, et revint, peu d'instant après, portant quinze petites médailles de l'Immaculée Conception. — Ces médailles, dit-il à Dom Bosco, en les lui présentant, sont pour les jeunes relieurs. — Puis, se tournant vers l'abbé Rua, celle-ci, ajouta-t-il, en lui donnant une médaille un peu plus grosse, celle-ci est pour votre compagnon. Et, revenant de nouveau vers Dom Bosco, il lui présenta une petite boîte qui renfermait une médaille d'un module plus grand encore, et lui dit: — Et celle-ci sera pour vous. — Dom Bosco et son compagnon s'étaient agenouillés pour recevoir les précieux cadeaux, le Saint-Père leur dit de se relever.

Pie IX croyant alors qu'ils voulaient se retirer, était sur le point de les congédier; lorsque Dom Bosco lui dit: Sainteté, j'aurais quelque chose de particulier à vous dire. — Bien, répondit le Pape. On fit signe à l'abbé Rua de se retirer; il fit une génuflexion au milieu de la chambre et sortit. Le Saint-Père entretint encore Dom Bosco de l'œuvre des Oratoires, de l'esprit que l'on y inspire aux jeunes gens; il loua la publication des Lectures Catholiques, et chargea Dom Bosco de transmettre à ses collaborateurs les encouragements et la bénédiction apostolique, qu'il leur donnait du plus profond du cœur.

Le P. pe revint plusieurs fois, avec une véritable complaisance, sur l'offrande des pauvres artisans. — Lorsque je pense à ces jeunes gens dit-il, je suis encore tout attendri au souvenir des 35 frs., 40 cent. qu'ils m'ont envoyés à Gaète. Pauvres jeunes gens, ajoutait-il, ils se sont privés de

sou destiné à leur repas, c'était un bien grand sacrifice pour eux! — Nous aurions désiré, répondit Dom Bosco, pouvoir faire davantage, et notre consolation fut bien grande, lorsque nous apprîmes que notre humble offrande avait été agréable à Votre Sainteté. Soyez assuré, Très-Saint-Père, que vous avez là à Turin de nombreux enfants, qui vous aiment bien tendrement; chaque fois qu'il leur arrive de parler du Vicaire de Jésus-Christ ils le font avec le plus vif transport de joie.

Le Saint-Père reçut cette assurance avec beaucoup de satisfaction; il ramena la conversation sur l'œuvre des Oratoires, et finit par faire de lui-même à Dom Bosco la question suivante: — Mais si vous veniez à mourir, que deviendrait votre œuvre? — Dom Bosco cherchait l'occasion d'exposer l'objet principal de sa visite. Il fut tout heureux de la saisir, et répondit qu'il était venu à Rome précisément dans le but de pourvoir à l'avenir des Oratoires. Il présenta la lettre de recommandation de Monseigneur Franzoni. Le Pape lut la lettre de l'intrepide exilé et, connaissant ainsi les intentions de Dom Bosco, il en montra toute sa satisfaction et dit: — Je vois que tous les trois nous sommes parfaitement d'accord.

Pie IX engagea Dom Bosco à rédiger les règles de la pieuse Société selon le but pour lequel il l'avait conçue; il lui donna sur ce point d'importants avis: — Il faut, lui dit-il entre autres choses, que vous établissiez une Société qui ne puisse donner ombrage au Gouvernement, mais, en même temps, vous ne devez pas vous contenter de lier ses membres par de simples promesses, autrement vous ne seriez jamais sûr de vos sujets, et ne pourriez compter pour longtemps sur leur volonté.

Pie IX était prompt à comprendre ce que l'on demandait et rapide à donner la réponse; aussi, non seulement cette affaire, mais bien d'autres encore se traitèrent dans cette audience. Enfin, Dom Bosco demanda la Bénédiction du Pontife pour les personnes auxquelles il devait un plus spécial intérêt. Il demanda aussi diverses faveurs, qui lui furent accordées avec la plus grande bienveillance, nous citerons entre autres la faculté d'avoir un oratoire privé, accordée à notre Maison et à celle de M. l'abbé Montebruno de Gènes.

On fit alors rentrer l'abbé Rua, et Dom Bosco demanda au Pape sa Bénédiction. Tous les deux s'agenouillèrent pour la recevoir. — Je vous la donne de tout mon cœur, répondit le Saint-Père, d'une voix attendrie, et il se servit de la formule spéciale que nous enregistrons ici, comme un glorieux monument de nos Annales.

Benedictio Dei Omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti descendat super te, super socium tuum, super tuos in sortem Domini vocatos, super adiutores et benefactores tuos et super omnes pueros tuos et super omnia opera tua, et maneat nunc et semper et semper et semper.

A cette simple exposition, nous n'ajouterons qu'une seule réflexion: la bénédiction particulière de Pie IX a produit ses fruits; les œuvres de l'Oratoire accomplies dans les vingt-cinq dernières années en sont une preuve éloquente.

Après cette audience si consolante, Dom Bosco comptait retourner bientôt à Turin; mais, peu après, Pie IX lui envoyait à son domicile Mgr. de Mérode son Maître des Cérémonies, pour l'inviter à prêcher une retraite aux détenus des deux sexes dans les prisons de l'Etat. Le Saint-Père eut ensuite la bonté de lui donner par deux fois une audience privée, il s'entretint avec lui, fort longuement, de bien des choses et lui témoigna toujours une bienveillance au dessus de toute attente. Nous citerons, par exemple, le fait suivant: Vers la fin de la dernière audience, Pie IX, avec sa bonté accoutumée, dit à Dom Bosco. — Vous désirez encore certainement quelque chose? — Très-Saint-Père, répondit-il, Votre Sainteté a daigné m'accorder tout ce que je lui ai demandé, il ne me reste plus maintenant qu'à la remercier du plus profond de mon cœur. — Et pourtant, vous désirez encore quelque chose? — A cette interrogation répétée, Dom Bosco demeura comme interdit sans proférer une parole, lorsque le Pontife reprit: — Et, comment! ne désirez vous pas donner quelque réjouissance à vos jeunes gens, lorsque vous reviendrez au milieu d'eux? — Pour cela, oui, Sainteté. — Attendez donc. — Cela dit, Pie IX ouvre sa cassette, en tire vingt-cinq louis et les met dans la main de Dom Bosco en lui disant: — Prenez, et donnez un bon goûter à vos jeunes gens. Il est facile d'imaginer l'impression que fit sur Dom Bosco cet acte d'une si paternelle bonté, comme aussi la fête, cordialement joyeuse, que nous avons tous célébrée en l'honneur de Pie IX, lorsque notre bon Père nous raconta ce trait, et nous fit avoir notre part dans la libéralité du Pontife.

Eclairé par les conseils du Vicaire de Jésus-Christ, et fortifié par ses paroles, Dom Bosco, pendant le reste de son séjour à Rome, retoucha les règles de la Pieuse Société de Saint François de Sales, déjà rédigées l'année précédente, et qu'il avait apportées avec lui. Il y fit quelque retranchement et plusieurs additions pour les rendre plus conformes aux désirs de Pie IX. Le Pontife voulut bien ensuite les lire attentivement lui-même, y ajouter quelques observations, de sa propre main; et les envoyer à Son Eminence le Cardinal Gaude. Cet insigne Prélat, illustre fils de St. Dominique et gloire du Piémont, était venu, l'année précédente, revoir Cambiano, sa patrie, petite ville aux environs de Turin, et avait fait une visite à notre Oratoire. Il connaissait donc déjà notre œuvre, et Dom Bosco avait avec lui les meilleures relations. Avant donc de partir de Rome, Dom Bosco tint avec lui plusieurs conférences, au sujet des règles de la Nouvelle Société: ils résolurent d'un commun accord de mettre les règles, telles qu'elles venaient d'être modifiées, à l'épreuve d'une pratique de quelques années. Ces règles devaient ensuite être envoyées à Son Eminence, qui se chargerait de les présenter au Saint-Siège, pour l'approbation définitive. Malheureusement l'excellent Cardinal Gaude mourut sur ces entrefaites. La mort de ce fidèle conseiller et éminent protecteur de Dom Bosco arriva le 14 décembre 1860, elle fut cause du délai plus considérable, que dut

subir l'approbation, que nous rapporterons en son temps.

Cependant Dom Bosco avait atteint le but principal de son voyage à Rome; il s'était vu comblé de bienveillance par les personnages les plus remarquables et par le Chef suprême de l'Eglise. Il repartit le 14, et arriva heureusement à Turin le 16 avril, accueilli et fêté par les jeunes gens avec de tels transports d'affection et de joie qu'aucun père ne pourrait souhaiter mieux de ses propres enfants.

PAROLES D'UN COOPÉRATEUR SALÉSIEU.

Il ne s'est point trompé celui qui a nommé les Saints: des hommes à idées-fixes.

« Le Ciel à gagner, et à gagner coûte que coûte; voilà la capitale et première idée-fixe des Saints. Cet entêtement en fait des héros: l'héroïsme suppose la persistance d'une grande idée et d'une puissante volonté.

De cette idée-fixe « il me faut le Ciel » découle cette autre idée-fixe « je veux le Ciel pour mon prochain, et je l'aiderai jusqu'à mon dernier souffle » de toutes les industries de mon zèle et de toute « l'ampleur de mon amour. »

Ces deux idées-fixes, fortement ancrées, amarées dans l'âme du Curé d'Ars, de S. Vincent de Paul, de S. François de Sales, de S. Ignace, en ont fait de *sublimes entêtés*. A notre époque Dieu a ménagé un de ces hommes: le fondateur des Salésiens.

Il veut le Ciel pour lui d'abord: demandez à ses enfants si son visage et sa belle âme ne sont pas le miroir des vertus et si sa vie n'est pas une continuelle ascension sur l'échelle de Saint Jean Climaque? — Il veut ensuite le Ciel pour son prochain, et il s'est ingénié à voler les âmes au prince du mal.

Essayons de comprendre son idée-fixe. Il a été tenace, car les obstacles multiples qu'il a rencontrés ne l'ont point découragé: son dessein a sur nagé malgré de nombreuses immersions tentées, essayées par ses ennemis.

On était allé jusqu'à dire que son idée-fixe était une folie au premier degré.

J'ai vu cet homme, il m'a semblé lire sa large pensée, et je me permets, après bien d'autres, de la redire encore.

Elevé d'après la méthode patriarcale, dans les principes de la religion, de la vertu et de l'honnêteté, il vit dès qu'il coudoya le monde que le progrès des lettres, des arts et des sciences avait pour compagnon de route le progrès de l'immortalité et de l'impiété.

Que faire? Les désunir? Barrer le torrent de la dépravation? Prendre au collet la génération actuelle? Impossible. Toute chair avait corrompu sa voie (*omnis caro corruperat viam suam*). Sur tous les degrés de l'échelle sociale le vice traîne: il faudrait un nouveau déluge pour laver le monde.

Les grandes villes sont filles de Sodome: et le prêtre en Europe, est moins privilégié que le prêtre en Océanie: des justes bien clair-semés retiennent encore le bras de la Suprême Justice.

Le problème était à résoudre: Dom Bosco dit avec Jésus-Christ: « Laissons les morts enterrer leurs morts. » Dieu seul, pourrait guérir notre génération par un miracle, nous, nous ne pouvons refaire la société que par l'enfance; et il a commencé!

L'enfant, trop souvent, suce avec le lait maternel, l'irréligion ou l'indifférence, et partant, dès qu'il est sorti des langes, il n'y a plus d'entrave à sa liberté d'agir.

En Chine, on abandonne dans la rue les corps des nouveaux-nés; chez nous, on jette l'âme de l'enfance dans les gémonies de la corruption.

Sauvons l'enfant, a dit Dom Bosco: demandons à l'Eglise et à notre dévouement une nouvelle greffe de saine et durable civilisation.

Apprenons à l'enfant, à l'enfant pauvre surtout, à l'orphelin, un métier pour qu'il n'erre pas sur les grandes routes sans travail et sans honneur. Formons-le à la vertu, afin de ressusciter les notions élémentaires de l'honnêteté.

Voilà la grande pensée du pauvre prêtre de Turin — Dieu l'a appelé comme Samuel — et il suit sa vocation.

Que n'a-t-il des maisons dans toutes les villes de France. Donnez-lui des prêtres, des coadjuteurs, des coopérateurs, donnez-lui des morceaux de pain, donnez-lui tous les enfants déshérités, désœuvrés, des villes et des campagnes avec des ateliers; avec sa méthode d'éducation, il en fera de bons ouvriers et l'ouvrier, c'est les deux tiers du genre humain.

Coopérateurs de Dom Bosco, sachez bien cela, prêchez-le autour de vous.

Dom Bosco a fait beaucoup pour l'Italie, il a fait beaucoup pour l'Espagne et l'Amérique. Il travaille pour la France, mais chez nous, son action est encore circonscrite. Aidons-le à prendre le large dans notre France qu'il aime tant et dont il est aimé. On dirait, en lisant l'histoire des Saints qui ont vécu dans les siècles qui nous touchent, que Dieu leur impose à tous d'être les amis et les médecins de la fille aimée de l'Eglise.

Un Coopérateur Salésien.

AVIS À NOS CORRESPONDANTS.

Prière aux personnes, qui désirent une réponse, de vouloir bien écrire leur adresse, le plus clairement possible, sur chaque lettre.